



HAL
open science

”La peau et les os” de G. Hyvernaud : Précis de décomposition

Paul Carmignani

► **To cite this version:**

Paul Carmignani. ”La peau et les os” de G. Hyvernaud : Précis de décomposition. CORPS, LANGAGE, DECHET, Centre de Recherche sur l’Imaginaire (Université Stendhal-Grenoble III), May 2000, Grenoble, France. pp.85-97. hal-01717247

HAL Id: hal-01717247

<https://hal.science/hal-01717247>

Submitted on 28 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

LA PEAU ET LES OS DE G. HYVERNAUD : PRECIS DE DECOMPOSITION

« *Le langage est corps subtil, mais il est corps* »

J. Lacan, *Écrits*.

BEAU SUJET DE MEDITATION que la triade insolite, “Corps, langage, déchet”, thème de ce colloque qui, à rebours du syllogisme cartésien¹, donne d’emblée la primauté au corps – pas de sujet pensant sans moi corporel – mais, éphémère préséance, lui impose dans la foulée le voisinage déroutant de deux produits, immatériel et matériel, qui en émanent : le langage et le déchet. Appariement énigmatique, encore que parfaitement légitime, qui est source de perplexité et de complexité ; nous sommes à la jonction de la nature et de la culture, du corps et de la conscience, du matériel et du spirituel, du monde – au sens originel de *mundus*, c’est-à-dire “net” ou “propre” – et de l’immonde ou de l’immondice. Prenant en outre le contre-pied de l’idéalisme, qui fait de la pureté le fondement et l’objet de la philosophie et de la science (ne parle-t-on pas de mathématiques pures et de corps purs ?), le thème du colloque rouvre un champ de réflexion, celui de l’hétérologie, naguère institué par G. Bataille, qui se proposait de réintroduire l’ordure, l’excrément et le déchet dans la pensée.

Le langage lui-même, dont on a dit qu’il « arrache la vie à son aveugle intimité avec le corps, avec les forces de la matière² », délimite à son tour un nouvel espace de questionnement. Certes, le langage sort de la bouche, est issu du corps, mais comme le rappelle le philosophe J. Brun : « les idées, les mots, le langage viennent à l’homme du fonds éternel de cette Condition qui le constitue³ ». Ce qui nous conduit à établir une autre distinction entre non seulement le discours que nous parlons, mais aussi le langage à l’écoute duquel nous sommes. Aussi peut-on considérer que dans le langage, « s’exprime l’écartèlement constitutif de l’homme renvoyé à la fois à lui-même et à ce vers quoi il tend » (J. Brun, 27), c’est-à-dire, selon son inclination philosophique ou religieuse, le Verbe créateur de la Genèse, le Verbe

1. C’est le tort de Descartes d’avoir conçu le “je” du *cogito* comme une âme-substance, donc comme une chose (*res*) indépendante : « un esprit réel, par essence, ne peut être que lié à la matérialité, comme esprit réel d’un corps » Hegel cité par M. Merleau-Ponty, *Signes*, Paris, Gallimard, 1960, 208.

2. Y. Bonnefoy, *Le Nuage rouge*, Paris, Mercure de France, 1977, page 171.

3. *L’Homme et le langage*, Paris, PUF, 1985, 27.

rédempteur du Nouveau Testament ou encore le Logos, en d'autres termes, la parole rassemble, l'Unique, mais dans tout son aspect de recueillement⁴.

Notons également, puisque l'occasion s'en présente, que de même que notre corps se caractérise par sa double appartenance à l'ordre de l'objet et à l'ordre du sujet, de même « le langage se situe dans l'entre-deux d'un à *dire* et d'un à *entendre* qui lui échappent tous les deux et qui pourtant le pénètrent⁵ ». Écoutons J. Brun une fois encore :

Le langage humain n'est tel que sur le fond du Langage, un Langage qui n'est pas la Visitation de l'Absolu lui-même, mais qui en est cependant l'Annonciation (210).

Quant au déchet, étymologiquement et indissolublement lié à la chute (“déchet” est issu du participe passé du verbe “déchoir”), il nous rappelle notre double condition d'être déchu et de corps matériel consommateur d'énergie, site d'échanges avec le milieu extérieur et donc producteur d'*excreta*.

La notion de déchet, qui nous renvoie à notre protohistoire d'êtres charnels, impose l'image d'un sujet assujéti à la matière, à ses besoins et à ses fonctions organiques d'ingestion, digestion, excrétion : le corps vivant retombe ainsi dans la condition de masse physico-chimique où s'élaborent et circulent humeurs et sécrétions.

Reconnaissons qu'après les hauteurs que nous ont laissé entrevoir les considérations précédentes sur le langage, la chute est brutale ; à moins que, hypothèse iconoclaste, que nous n'excluons pas a priori, il faille voir dans le langage humain une autre forme de déchet, le résultat d'une autre déchéance qui en ferait le résidu inerte d'un Verbe primordial qui se serait adressé à l'Homme aux temps des origines, *in illo tempore*, et dont le nôtre ne serait qu'un lointain avatar ? C'est une idée que défendaient déjà au XIX^e siècle certains philosophes (notamment les Transcendantalistes américains) pour lesquels un langage constitué de mots était synonyme de chute. De même, faudrait-il évoquer l'hypothèse que la poésie ait été la langue originelle des peuples, et que le langage prosaïque et utilitaire de nos échanges journaliers soit le fruit de sa dégénérescence et de son déclin. D'où l'existence du Verbe dégradé et pollué de la prose quotidienne ; langue purement instrumentale et utilitaire, asservie à la communication et non à la communion avec autrui. Avatar ultime de cette déchéance : « le mot devient mot d'ordre et la langue, langue de bois ou langue-outil, simple véhicule de communication privé de toute transcendance » (J. Brun, 136). Ainsi, du *Logos* on chute finalement dans ce que Heidegger appelle *Das Gerede*, le verbiage⁶. Dans cette optique, se ferait jour le double défaut des langues : l'inadéquation à leur objet – « Dans le Langage de ce qui

4. J. Bouchart d'Orval, *Héraclite : La Lumière de l'Obscur*, Gordes, Éd. du Relié, 1997, 36.

5. J. Brun, *L'Homme et le langage*, Paris, Puf, 1985, 203.

6. G. Steiner, *Martin Heidegger*, Paris, Flammarion, 1981, 126

est, le nôtre se situe et ne peut jamais lui être parfaitement adéquat » (J. Brun, 197) – et la dégradation de la force et de la pureté originelles.

Il apparaît donc nettement que les notions que le thème du colloque juxtapose, en fait, se compénètrent ; il faut en voir les connexions et les interférences qui sont multiples : chaque terme appelant l'autre comme son complément naturel voire son contraire. Le corps, par exemple, se trouve à la charnière du sensible et de l'intelligible, il est chose sentante, sujet-objet, d'où le mystère et l'énigme de « la fonction spirituelle du corps et de l'incarnation de l'esprit⁷ ».

Même ambivalence entre corps et langage. Si la langue est corps verbal, le corps est aussi langage :

notre corps parle et nous parlons avec le corps. [...] Le corps prête ses formes, ses fonctions, ses états, à des concepts qu'il colore en même temps qu'il les désigne⁸.

Le corps est le siège de l'expressivité véhiculée par les modalités non-verbales de la communication ou modalités pragmatiques, relevant essentiellement du geste : gestes du corps (modalités kinésiques) et gestes de la voix (modalités prosodiques). Ainsi, « la chair est langagière tout comme le langage est prélevé sur une relation charnelle », écrit F. Chatelet⁹, ce qui revient à affirmer que si le corps est habité par le langage « le langage, à son tour, est habité de présence corporelle » (Chatelet, 254). On ira même avec G. Steiner jusqu'à parler de « la structure osseuse et du système nerveux du langage » et M. Merleau-Ponty évoque avec gourmandise « la bouchée intelligible du mot ».

Disons pour conclure ces prolégomènes que si la langue est dans l'homme, donc dans le corps, l'homme est dans le langage, écho du Verbe originaire, et retenons surtout que « ce corps verbal qu'est une langue [...] permet aux différentes consciences de faire corps entre elles » (J. Brun, 20).

Nous n'approfondirons pas cette entrée en matière car les données qu'elle a livrées, si sommaires soient-elles, suffisent à notre modeste propos qui est d'esquisser – à la lumière du thème du colloque – une ébauche d'analyse du roman de Georges Hyvernaud¹⁰, *La peau et les*

7. M. Merleau-Ponty, *Signes*, Paris, Gallimard, 1960, 290.

8. Guiraud, *Le Langage du corps*, Paris, Puf, «Que sais-je ?», 1980, pp. 5 et 50.

9. *Histoire de la philosophie*, vol VIII, Paris, Hachette, 1977, 258.

10. Né en Charente en 1902, d'une mère couturière et d'un père ajusteur. Après avoir été élève à l'École normale d'instituteurs d'Angoulême, il entre à l'École normale supérieure de Saint-Cloud puis est nommé professeur à Arras. Mobilisé en 1939, fait prisonnier en 1940, il est libéré en 1945. Il publie en 1949 *La peau et les os*, où il relate l'expérience de ses cinq années de captivité. Malgré le soutien de Sartre, Martin du Gard et Cendrars, ce récit passe pratiquement inaperçu. Après l'échec

os (1949), œuvre injustement oubliée malgré quelques timides tentatives de réhabilitation dont notamment celle, relativement récente, de la revue *Europe*.

Pourquoi cette œuvre en particulier ? Parce qu'elle illustre de manière frappante les relations latentes entre les notions de corps, langage, déchet et les changements fondamentaux qui se sont fait jour dans notre conception de l'homme, du langage, du réel et de l'histoire ; écoutons son auteur :

C'est cela le propre de notre époque : d'avoir profondément désorganisé le réel, de nous avoir fait perdre notre confiance dans les choses et les êtres, dans la constance, la cohésion, la densité des choses et des êtres.

Les machines s'en sont mêlées. La T.S.F., le cinéma, le téléphone, le phono : toutes les machines inventées pour nous soustraire aux contacts directs, aux corps à corps avec les hommes et la nature. (*La peau et les os*, 107).

C'est une œuvre où se manifeste – comme se sera ensuite le cas en philosophie et dans les arts – une logique de la désagrégation, et où l'on peut deviner les prémices des trois problématiques centrales qui dominent la période contemporaine :

— l'articulation Homme / Langage / Monde ; on a affirmé, à juste titre, que :

Le XX^e siècle fut le siècle de la langue. C'est le siècle où la langue est devenue le transcendantal de la pensée, son centre, son milieu crucial, son unique objet, son sujet¹¹.

— la question du corps ; écoutons J.- Sartre, contemporain d'Hyvernaud, qui plaide avec Husserl pour un retour aux choses mêmes, à leur sourde et lourde matérialité contre le spiritualisme du moment, contre le bergsonisme éthéré qui régnait sur l'Université française... :

Si nous parlons du corps jusqu'en ses fonctions les plus humbles, c'est parce qu'il ne faut feindre d'oublier que l'esprit descend jusqu'au corps, en d'autres termes le psychologique descend jusqu'au physiologique ; à mon sens l'écrivain doit saisir l'homme tout entier. (*Les Nouvelles Littéraires*, 1^{er} février 1956)¹²

— et enfin, celle de la “mort du sujet” ou “la mort de l'Homme” qui montre l'homme détrôné, dépouillé de la souveraineté qu'il était censé exercer sur le réel en lui et hors de lui.

encore plus cuisant du *Wagon à vaches* paru en 1953, G. Hyvernaud, las, meurtri et découragé, renonce à toute publication. Il meurt le 24 mars 1983. Autres œuvres : *Lettre anonyme* (nouvelles), 1986 ; *L'Ivrogne et l'Emmerdeur* (Lettres à sa femme), 1991 ; *Feuilles volantes*, 1995 ; *Carnets d'Oflag*, 1999.

11. Bernard-Henri Lévy, *Le Siècle de Sartre*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2000, 77.

12. *Ibid.*, 69.

L'œuvre se situe dans la lignée de *Si c'est un homme* de Primo Levi, de *L'Espèce humaine* de Robert Antelme, des *Jours de notre mort* de David Rousset et de *L'Écriture ou la vie* de Jorge Semprun, dénonciations vigoureuses du « siècle d'Auschwitz et du Goulag où l'on a réduit les hommes à des déchets¹³ ». L'un ou l'autre de ces lieux peut être pris comme un nom paradigmatique pour l'inachèvement de la modernité. Auschwitz, c'est selon Jean-François Lyotard, le crime qui ouvre la postmodernité, période qui se caractérise par le fait que les Occidentaux ne croient plus au principe du progrès général de l'humanité :

Ce n'est pas l'absence de progrès mais au contraire le développement techno-scientifique, artistique, économique et politique qui a rendu possible les guerres totales, les totalitarismes, l'écart croissant entre la richesse du Nord et la pauvreté du Sud, le chômage et la nouvelle pauvreté, la déculturation générale avec la crise de l'École et l'isolement des avant-gardes artistiques¹⁴.

La vie concentrationnaire est, comme la folie, une situation limite, et sans retour : elle est un défi à la pensée. On y voit l'homme, fait à la ressemblance de Dieu, se défaire selon sa propre image. Mais l'expérience concentrationnaire fut aussi – comme on l'a dit à propos d'Auschwitz – « le minuit de toute parole humaine¹⁵ », la preuve irréfutable et redoutable que « dans les mots, il existe une matière et une anti-matière [...] un anti-Logos qui conceptualise puis met à exécution, la déconstruction de l'humain¹⁶ ». Pourtant, nous le verrons, l'humain demeure là où l'homme est destitué de son pouvoir de dire je.

Enfin, ultime facteur décisif dans le choix qui a été fait : les récits de captivité témoignent d'une expérience opérant une sorte de réduction ontologique à l'essentiel c'est-à-dire au corps, au sac de peau. L'Être (*Ens*) est réduit à un morceau de matière (*res*), à un faisceau de mécanismes, à ses éléments premiers : l'homme devient « Un numéro sur un sac de tripes » (82), réduit à trois occupations essentielles : « S'emplir et se vider. Tourner en rond » (93). Ainsi, fût-ce par le côté le plus sordide, l'approche la plus tragique et la vision la plus noire, *La peau et les os* est une œuvre emblématique de notre siècle qui, selon Merleau-Ponty :

a effacé la ligne de partage du corps et de l'esprit et voit la vie humaine comme spirituelle et corporelle de part en part, toujours appuyée au corps, toujours intéressée, jusque dans ses modes les plus charnels, aux rapports des personnes¹⁷.

13. *Ibid.*, 267.

14. J.-F. Lyotard, *Le postmoderne expliqué aux enfants*, Paris, Éditions Galilée, 1988, 118.

15. G. Steiner, *Martin Heidegger*, Paris, Flammarion, 1981, 15

16. *Ibid.*, 83.

17. M. Merleau-Ponty, *Signes*, Paris, Gallimard, 1960, 287.

Nous verrons que faire œuvre à partir de cette expérience décapante qu'est la vie concentrationnaire pose de manière aiguë et radicale la question de la relation par et au langage : comment dire l'abjection, ce qui se situe a priori en deçà ou au-delà du dicible et du descriptible ?

L'œuvre, conformément au mot d'ordre de l'auteur – « Quand les écrivains feront des livres sur la captivité, c'est les cabinets qu'ils devront décrire et méditer » (49) – prend délibérément le contre-pied de l'approche traditionnelle et des règles classiques du roman, ce que G. Hyvernaud appelle « le grand secret de l'art d'écrire » (52) :

Curieux que, dès qu'on écrit, il nous vienne un besoin de mentir. C'est plus fort que vous. Un besoin de donner aux choses une apparence avantageuse. Et si vous y résistez, on vous trouvera immoral et subversif. On publiera de belles choses sur l'énergie spirituelle des captifs. Et on ne dira rien des cabinets. C'est pourtant ça l'important. Cette fosse à merde et ce mélomélomélo de larves. Toute l'abjection de la captivité est là, et l'Histoire, et le destin. En voilà un bouquin que j'aurais aimé écrire. Bien simplement, bien honnêtement. Un bouquin désolant, qui aurait l'odeur des cabinets et il faudrait que chacun la sentît et y reconnût l'odeur insoutenable de sa vie, l'odeur de son époque. Et que toute l'époque lui apparût comme une mélasse d'hommes sans pensée, sans squelette, grouillant dans les cabinets, s'emplissant et se vidant avec gravité, sans fin et sans but. Et que le sens, le non-sens de l'époque fût là-dedans, visible, lisible, incontestable (*Ibid.*).

Conséquence de ce parti pris radical et subversif, le roman est dominée par la métaphore et la rhétorique centrales de la liquéfaction généralisée (« [nous sommes] englués dans une fermentante marmelade d'hommes », 49) et de la débâcle, au sens originel de faire sauter un verrou puis de faire craquer la glace verrouillant un fleuve. Ces métaphores trouvent leur point de départ dans le rappel de la défaite de 40 perçue comme « une catastrophe informe » où « tout a été englouti » (47). Le corps social et politique se liquéfie, les élites se délitent, l'armée se décompose, l'administration part à vau-l'eau, le pays se dissout et l'humanité roule, s'écoule sur les routes comme « une seule bête convulsive ... [un] troupeau ». G. Hyvernaud évoque :

Ces centaines de milliers de vaincus qui coulèrent lentement sur les routes ; un immense fleuve de défaite. Chacun était un peu de défaite. Tout ce qui rassemble l'homme s'était relâché et rompu (37).

Cette déchéance, ce naufrage collectif et individuel, sont placés sous le signe du *rhein* ou de la Rhèse (M. Serres), le monde devient flux immonde et la vie écoulement, sanie :

Il n'y a plus qu'à se laisser aller... Quelque chose en nous s'est résorbé, une exigence a cédé, une dureté a fondu. A présent que nous avons touché la limite inférieure de nous-mêmes, l'existence a pris une fluidité singulière. Inutile de se défendre. (69)

Mais avant d'entrer dans le détail de la relation des années de camp où « votre existence a été éventrée » (19), suivons l'ordre du discours narratif, qui débute par le retour de captivité, la reprise de la vie civile, également vécu et décrit comme une plongée dans un flux routinier, dans « les saines vertus des petites gens qui pataugent dans leur existence invisible » (127) :

La vie se remet à couler [...] nous sommes des hommes à couler comme ça, dans des couloirs. A couler le long des murs. [...] On est des globules de cette espèce de sang qui coule dans le corps des villes (20)

La description d'un déjeuner dominical, qui inaugure le roman, inspire au narrateur ce commentaire désabusé : « Me voilà réintroduit dans les digestions familiales » (17).

La vie est « onctueuse, huileuse, coulante » (41), et le temps « une durée molle » (42) où le personnage s'enlise. S'ajoute à cette nausée, une suprême incongruité, passage obligé du retour à la vie normale : l'obligation sociale de devoir raconter, c'est-à-dire de réduire l'indicible à l'anecdote et, ultime avanie, de voir cette expérience ineffable avilie et récupérée par ceux de l'arrière :

Quand il [le directeur] prononçait : nos chers prisonniers, je sentais, par la vertu de cet adjectif possessif, que mes cinq ans de nuit et de boue m'échappaient. Dix-huit cents journées qui se fondaient en une fluide richesse nationale, en un capital impondérable géré par des vieillards à la voix distinguée. Notre tradition classique, nos cathédrales, nos grands morts, nos blessés, nos mutilés, nos manchots, nos unijambistes – nos chers prisonniers. (21)

Commence ainsi dès le premier chapitre, intitulé par antiphrase « Passé composé », la remémoration de la captivité, qui est en fait le récit d'un vaste processus de décomposition (« Mes souvenirs sentent l'urine et la merde » 30 ; « Une médiocre souffrance croupissante et avachie », 31).

Dans les camps où « s'abolit la conscience », « la vie du corps envahit toute la vie » (73), non pas le corps héroïque, bien évidemment, mais le corps pitoyable avec « ses démanagements, ses coliques, ses constipations, ses hémorroïdes, ses poux et ses punaises, ce qu'on met dedans, ce qui en sort, ce qui l'attaque, ce qui le ronge, ce qui le détruit » (73). En témoigne cette description d'une nuit ordinaire dans le baraquement endormi :

Je ne perds rien de cette vie gargouillante et grondante dans mon corps. On imagine des fermentations, des remuements de sucs, d'humeurs, une affreuse chimie au fond d'organes gras, glacés de vert et de bleu comme dans les planches de *La Médecine pour tous*. Un amas gluant de glandes et de tripes. Et ça travaille, tout ça. Ça pousse, ça force, dans la sourde nuit viscérale. [...] Au-dessus de moi, au-dessous de moi, autour, il y a d'autres corps, bafouillants et gargouillants eux aussi. Piteux murmures de corps acharnés au dur travail de vivre (72).

On assiste ainsi, dès le début du récit, à la mise en place des métaphores centrales récurrentes dans la littérature de l'époque qui dépeint sans concession et à satiété les rechutes incessantes de l'espèce humaine dans la nature et la matière lourde et pâteuse que ce soit *La*

Nausée, où se dit l'obsession du mou et du visqueux ou *Mort à crédit* de Céline. On retrouve ainsi dans *La peau et les os* la même abhorriton :

— du gluant : « On est pris dans je ne sais quelle substance glissante, fondante, fleuve de brume ou de boue où passent des morts sans visage » (77) ;

— du visqueux : « Nous marchons... cela fait un pauvre clapotis de boue et de voix » (86) ; « On patouille selon le même itinéraire » (88)

— de l'excrément. L'internement déclenche une sorte de régression au stade anal. Le camp devient – comme on l'a dit d'Auschwitz – *Anus mundi*, et la défécation assume le rôle de métaphore centrale du récit : « Les cabinets, cela résume mieux notre condition » (48). Aussi, pour « Pour dire ce destin de fosse commune » (146), de « fosse à merde [...] l'odeur d'une époque » (52), le roman se fait réflexion ironique mais aussi douloureuse sur « l'égalité et [la] fraternité de la merde (49) :

Fraternité dans la puanteur et la flatulence. Tout le monde ensemble dans un gargouillis de paroles, d'urine et de tripes (46)

Et au milieu du vide et de la mort, il ne reste plus que cet asile de la défécation en commun (47)

S'accroupir fesse à fesse dans les latrines ..On n'a pas d'âmes on a que des tripes (48)

L'indistinction de la merde...ce monstre collectif et machinal qui se reforme autour de la fosse d'aisance (49)

Corollaire de cet effondrement collectif, l'avachissement individuel lié au pourrissement des faibles garde-fous de l'éducation et des règles de la vie en société ; le mince vernis de civilisation s'écaille :

Nous voilà débarrassés de tout ce qui nous maintenait et nous contraignait. [...] Inutile de se défendre. On trouve une espèce de douceur dans cette destruction de soi. Il n'est que de s'abandonner, de se résigner à l'avalissement et au pourrissement (69).

Les internés ne sont plus désormais que des « hommes gélatineux, mous, pourris » (50) ; l'un d'entre eux, Faucheret :

quelqu'un d'assez considérable dans l'Université. Agrégé, normalien, une thèse monumentale sur je ne sais quel poète latin de la décadence [...] ne se lavait plus, ne se rasait plus. [...] Il avait aussi renoncé aux élégances de langage. Renoncé à tout. Avec même une espèce de sombre satisfaction, comme s'il était établi enfin à son vrai niveau et dans sa vraie nature. Il s'en fichait bien, à présent, des humanités classiques et modernes. (38)

Et un peu plus loin : « Faucheret a été ce type-là, ce type liquéfié. [...] Un de ces hommes que j'ai vus jusqu'au fond : comme ces bassins qu'on vide et qui avouent leur boue verte et toutes ces molles saletés » (41/36).

Un second personnage, Beuret, « maître d'école dans le Jura » (65) est décrit comme « un insecte au torse humide et comme végétal¹⁸ » (77), « une âme molle et douce », dont « le sens de sa vie c'est d'être instituteur et cocu » (65). Ce nouvel exemple du processus de décomposition qui affecte le groupe, de « cette misère à odeur de latrines où l'on est barattés » (66), permet au narrateur de se livrer à une charge féroce des belles âmes : « Je ne peux plus souffrir les belles âmes. Je ne peux plus souffrir les autres » (65). Et Hyvernaud de s'en prendre à ses diverses bêtes noires : Valéry, « si parfaitement étranger aux trivialités de la souffrance réelle » (50), Péguay, « qui s'entendait comme pas un à brouiller les choses et les mots » (122) et Duhamel, « encore une belle âme Duhamel. Comme ce serait touchant, la captivité vue par lui. Un bloc d'amitié et de douceur » (65).

N'échappent pas davantage à la vindicte de l'auteur les "Gens Bien", les représentants d'une solide bourgeoisie, rentée, décorée, diplômée que l'épreuve du camp métamorphose en cloportes, en « hommes bien désagrégés sans fierté » (68). Tronc, le bien nommé, magistrat de son état, « n'est plus rien qu'un sac à merde comme les autres qui va se vider avec les autres » (69).

Autre scandale dont on ne se remet point : celui de devenir « un homme de la foule » (94). « On nous a mêlés et délayés ensemble » (82) ; l'individu est fondu dans la masse : l'être singulier s'érode en un être commun ; il disparaît, se dissout dans un "on" collectif et anonyme. G. Hyvernaud n'a pas de mots assez durs pour dénoncer cette promiscuité forcée où « nous nous cognons aux autres comme aux parois d'un cachot. Aux sales autres. » (63) :

Et il se trouvera des gens pour prétendre que ces années de captivité furent un temps de recueillement. Condamné aux autres [...] Envahi par les autres au point de ne savoir plus ce qu'on est, ni si on est encore quelque chose. De l'homme partout. Le frôlement, le frottement continuel de l'homme contre l'homme. Les fesses des autres contres mes fesses. [...] Captifs des captifs – des autres (60)

L'être-au-monde est bien un être-avec mais qui, en l'occurrence, tourne au cauchemar. L'individu sombre dans un "ils" amorphe et grégaire, nouvel avatar de la déchéance et de la décadence, disons – puisque nous nous en sommes inspirés – de la *Verfall* heideggerienne : l'être là est absorbé dans l'être en commun.

Aussi le roman de G. Hyvernaud prend-il le contre-pied de *La Nausée* où l'Autodidacte affirme que « dans les camps de concentration, j'ai appris à croire dans les hommes » et ce, à la suite d'une expérience quasi mystique de la vie en commun :

Une des premières fois qu'on nous enferma dans ce hangar la presse était si forte que je crus d'abord que j'allais étouffer, puis, subitement, une joie puissante s'éleva en moi, je défaillais

18. Introduit une nouvelle métaphore récurrente dans le texte : celle du "larvaire"

presque : alors je sentis que j'aimais ces hommes comme des frères, j'aurais voulu les embrasser tous¹⁹.

L'expérience de l'intercorporéité – au sens d'une communauté forcée et d'une promiscuité inévitable – ne débouche chez Hyvernaud sur aucune allégresse de la vie communautaire ; bien au contraire, l'immersion dans le groupe, les remugles et les humeurs de la collectivité lui inspirent une irrépressible répulsion, ce qui ne l'empêchera pas de consacrer quelques belles pages à l'engagement politique, mais sans aucune implication personnelle puisqu'il s'agit de l'évocation d'un de ses anciens élèves, Albert Gokelaere, militant communiste fusillé par les Allemands.

Ce sujet fondu, confondu dans la pâte molle des êtres, des choses et du temps (« cette durée molle [...] sans bout », 42-78), va en outre s'enliser dans le grand murmure de la parole chosifiée où triomphe le «on» de la non-personne. Le personnage est littéralement assailli et envahi par le verbiage environnant :

Tous ces mots qui tournent et bourdonnent autour de moi. Qui entrent en moi. Ces mots comme des mouches qu'on ne parvient pas à chasser. [...] Ça colle à vous. Ça revient toujours. Saleté, va. On est sans défense contre les mots. On les remâche, on les rabâche stupidement (59)

Pourtant, paradoxe fondamental, c'est encore aux mots que G. Hyvernaud, l'écrivain, devra s'en remettre pour relater son expérience, car même s'il s'agit d'une réalité inénarrable, l'inénarrable n'en a pas moins « ses tropes, sa topique voire ses poncifs [et] n'a jamais empêché les narrations d'exister²⁰ ». De même adoptera-t-il un point de vue très personnel, pour, deuxième paradoxe, communiquer l'expérience d'une dépersonnalisation radicale. On connaît donc l'enjeu : « Dire sans tricher ce malheur mou, ce malheur bête où nous patageons » (57), et le défi à relever : « Fini, le temps des phrases. La vérité, c'est la faim, la servitude, la peur, la merde » (57). Or, comme le rappelle Hyvernaud :

l'Histoire des historiens n'a pas d'odeur. Cette informe aventure où nous sommes enlisés, les historiens en parleront. Il y aura des petites phrases bien nettes dans les livres (102)

À l'inverse, l'auteur veut composer « un bouquin désolant qui aurait l'odeur des cabinets et il faudrait que chacun la sentît et y reconnût l'odeur insoutenable de sa vie, l'odeur de son époque » (52). Mais les mots n'ont pas davantage que les hommes échappé à l'effet dévastateur de l'univers concentrationnaire (« tout le monde ensemble dans un gargouillis de paroles, d'urine et de tripes », 46) : ils sont dévalorisés, vidés de sens (« quand on se défait

19. J.- Sartre, *La Nausée*, Paris, Gallimard, 1938, 164.

20. J. Kaempfer, *Poétique du récit de guerre*, Paris, J. Corti, 1998, page 257

dans ça on ne peut plus croire aux mots, aux statistiques, aux explications », (103). Malgré tout, le personnage trouve refuge dans l'écriture :

Moi, j'écris. Un marée d'insectes noirs et plats envahit lentement la page. Je trace des mots, mot à mot, mot à mot, des mots qui tirent après eux d'autres mots, des mots qui vont chercher des choses en moi, je ne savais pas qu'elles y étaient, et cela fait encore des mots et des mots. (54)

Il y a, nous semble-t-il, une sorte de parallèle entre l'expérience de la captivité et l'aventure de l'écrivain dont on a dit, fort justement, qu'elle était révélation de la dépossession de soi, du soi : « Ce qui s'opère dans l'écriture du récit, c'est pour l'auteur, la destitution de son rôle de sujet²¹ ».

Le rapport étrange qui se tisse dans la création littéraire entre la conscience et le langage, comme entre la conscience et le corps, l'expérience concentrationnaire va l'amplifier, l'exacerber. Aussi pour relater « sa part d'Histoire et d'épopée. Sa part de nuit, de neige, de crasse et de merde » (134), objet de la composition de « ce bouquin dur et vrai » (56), Hyvernaud va enraciner sa prose dans le corps, ses sensations et ses humeurs :

Il faut voir alors ce que deviennent les événements dans la tête de l'homme qui y était. Et pas dans sa tête seulement, mais dans ses jambes, dans ses reins, dans ses boyaux, dans tout son corps qui saigne, qui sue, qui sent le vin, l'ail et pire que ça. (102).

D'où ce détour par les feuillées, si présentes dans les pages du roman, étymon non pas spirituel mais charnel et matériel du style d'Hyvernaud.

On a dit des camps de concentration qu'ils marquaient la brusque irruption dans le calendrier de l'homme des saisons en enfer ; c'est bien une d'entre elles que relate *La peau et les os*. On y voit poindre une ère nouvelle, issue d'un humanisme à l'horizon duquel se profile la barbarie, et une modernité qui instaure un rapport particulier au déchet : le sujet déjà assujéti à sa langue, à son inconscient et au regard des autres y apparaît pour finir assujéti à ses fonctions et empêtré dans ses besoins – dans tous les sens du terme – les plus primaires. L'homme n'est plus dès lors que le sujet du prédicat “choir” ou “déchoir”, et le prisonnier d'un corps brut et cru, morceau de matière sans transcendance. Notons cependant que si le corps, masse sensible, nous impose l'expérience de la finitude, – « je ne suis que ce corps-ci, dans telle situation, inséparable d'un point de vue et d'un certain être-vu », écrit M. Merleau-Ponty – si le déchet nous rappelle à notre condition d'être déchu et d'agrégat physico-chimique, masse du sensible – *homo ex humo* –, le langage, et partant la littérature, qui en est l'exercice souverain, « est donc ce en quoi et par quoi l'homme se retrouve à la fois fini et infini » (J. Brun, 236).

21. F. Collin, *M. Blanchot et la question de l'écriture*, Paris, Éditions Gallimard, 1971, 83.

Cette relation est aussi un exercice salutaire et radicalement subversif qui, – passez-moi l’expression, elle s’impose –, nous met le nez dans notre merde et nous plonge dans le tréfonds de notre humaine condition. Pour S. Mallarmé, « Ici-bas a une odeur de cuisine²² », pour G. Hyvernaud, ici-bas est dominé par l’insoutenable puanteur des feuillées, mais paradoxe de la création littéraire, l’écriture transmue le déchet en chef d’œuvre et l’ordure en or d’une prose inaltérable. Tel est bien, nonobstant l’accueil réservé de la critique au moment de sa parution, le grand mérite de *La peau et les os*, « un petit livre qu’on ne devrait pas pouvoir oublier. Et qu’on serait fier d’avoir su écrire » selon R. Guérin, qui en rédigea la préface le 25 avril 1948, et fila, pour l’occasion, une métaphore métallurgique qui nous servira de conclusion :

Aussi, maintenant, quand je songe au livre d’Hyvernaud, j’admire que cet inoffensif et placide professeur charentais, après que tous les autres eurent extrait du sujet de si grandes quantités de minerais (de qualité, d’ailleurs), ait su, lui, dans sa petite fonderie personnelle, recueillir la pépite impérissable.

PAUL CARMIGNANI
UNIVERSITE DE PERPIGNAN-VIA DOMITIA

22. Lettre à Henri Cazalis du 3 juin 1863, *Mallarmé, Correspondance complète 1862-1871* suivi de *Lettres sur la poésie 1872-1898*, éd. Bertrand Marchal, coll. “Folio classique”, Paris, Gallimard, 1995, 145. Nous devons à l’obligeance et à l’érudition de notre collègue L. Mattiussi de l’Université du Littoral – Côte d’Opale les références exactes de cette citation.